

Prendre le temps de penser

« Il faut prendre le temps de penser ». Cette phrase est une citation de M. Philippe Meirieu. Je l'ai entendue alors qu'il parlait d'éducation à la radio. Il m'a semblé intéressant de lui donner une portée générale. C'est un conseil que l'on ne saurait écarter, dans quelque domaine que ce soit. Et je me suis mis à réfléchir sur le fait de penser.

Je me garderai bien de commencer par une définition : je n'en trouve pas de satisfaisante. Mais je n'en ai pas besoin : lorsque le dis « penser » tout le monde comprend. « Penser » fait partie de ces choses que Pascal estime « claires et constantes par la lumière naturelle ». ¹ (De plus, par commodité et conformément à l'usage, j'affirme d'emblée la synonymie du verbe « réfléchir »).

Non seulement tout le monde comprend « penser », mais aussi tout le monde sait qu'il est préférable de le faire. Celui qui ne pense pas « garde le nez sur le guidon », « ne voit pas plus loin que le bout de son nez », « fonce droit dans le mur »... La sagesse populaire ne manque pas d'images pour nous avertir.

Cet indéfinissable, je le montrerai pour faire ressortir son utilité.

Pensée et intelligence.

Puisque j'ai une idée claire de l'acte de penser (ou pensée ou réflexion, que je donne pour synonymes), je peux très bien dire ce qu'il n'est pas : la pensée n'est pas l'intelligence. Cette distinction est une première approche.

L'intelligence est capable de s'exercer sans conscience.

C'est le cas des intelligences artificielles. Ce type d'intelligences conçues, réalisées et utilisées par l'homme provient de la conscience humaine et y revient après l'aboutissement du travail que l'utilisateur a programmé. Mais l'intelligence artificielle n'a pas conscience de son activité. Elle ne pense pas ; elle est pensée par l'homme.

Il en va de même pour tous les phénomènes naturels matériels. Nous ne connaissons que très partiellement les processus logiques qui règlent la vie de notre corps. Nous sommes conscients qu'ils sont d'une complexité indéfiniment supérieure aux capacités de notre entendement. C'est le cas de tous les systèmes logiques qui fonctionnent dans la nature et que l'intelligence humaine découvre et éventuellement utilise. Les végétaux, par exemple, ont une vie réglée par des processus que le phytobiologiste apprend à connaître. Ainsi le développement d'un arbre se fait conformément à un programme logique. Le travail du spécialiste est de découvrir cette logique au moyen de l'expérimentation, de symboles et de calculs adéquats, sachant que la découverte complète de l'intelligence qui régit ce végétal est d'une complexité telle qu'elle dépasse sans doute les capacités de l'entendement ² humain. Mais cette connaissance, même partielle, permet à l'homme d'agir sur le développement de l'arbre, de même que la médecine moderne offre des moyens d'allonger la vie des hommes. Quant à l'arbre il n'a pas conscience de la logique qui s'exerce en lui, de même que notre corps ne connaît rien aux procédés qui le maintiennent en vie.

De façon générale l'intelligence de la nature est aussi inconsciente que l'intelligence artificielle, laquelle s'inscrit dans le réseau complexe des intelligences naturelles qui meuvent les êtres qui nous environnent de près et jusqu'à l'infini.

L'homme a une conscience et il est conscient de sa logique. C'est à l'articulation de ces deux facultés, conscience et intelligence, que réside la pensée. L'intelligence humaine conçoit des techniques, des savoirs, elle gère le temps, anticipe des éventualités, elle permet à l'homme les mathématiques, des algorithmes. Grâce à sa conscience il a la possibilité de penser les activités

¹ De l'esprit de géométrie et de l'art de persuader. Seuil, 1963, Oeuvres complètes, p. 350.

² J'emploie *entendement* comme synonyme d'*intelligence*.

de son entendement. Grâce à la conscience l'intelligence se fait raisonnable.

Ces considérations qui associent la réflexion à l'intelligence et par le fait même les distinguent l'une de l'autre, je les trouve très rassurantes puisque l'acte de penser se révèle alors indépendant du quotient intellectuel. Heureusement ! Le bon sens, l'aptitude à réfléchir, à s'arrêter pour envisager les tenants et les aboutissants, bref cette faculté indéfinissable n'est pas réservée aux premiers de classe. Evariste Galois³ aurait fait une carrière de mathématicien plus longue s'il avait réfléchi plus longtemps avant de s'engager dans un duel. On parle souvent du bon sens paysan, de sagesse populaire. Les illétrés qui croisèrent Archimède dans la rue le jour où il découvrit dans son bain la « poussée d'Archimède » se comportaient avec plus de sagesse que lui.⁴ Tous les hommes peuvent penser.⁵

Illustrations.

Pour faire voir ce qu'est *penser* je vais prendre pour exemples des personnalités qui font autorité en la matière, que l'on peut, sans risques d'erreur, appeler des penseurs. Sans riques d'erreur, dis-je, parce qu'ils sont universellement reconnus comme tels et, comme dit Descartes, le premier d'entre eux : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée [...] il n'est pas vraisemblable que tous se trompent ».⁶

Mon premier exemple, celui qui caractérise la tournure d'esprit des français c'est Descartes⁷. Si j'écris que Descartes est le premier d'entre eux, c'est que je pense tout d'abord à lui lorsque je cherche un penseur.

Je me rappelle un épisode célèbre de sa formation intellectuelle qu'il raconte dans ce même discours :

*« J'étais alors en Allemagne où l'occasion des guerres qui n'y sont pas encore finies m'avait appelé ; et comme je retournais du couronnement de l'empereur vers l'armée, le commencement de l'hiver⁸ m'arrêta en un quartier où, ne trouvant aucune conversation qui me divertît, et n'ayant d'ailleurs, par bonheur, aucuns soins ni passions qui me troublassent, je demeurais tout le jour enfermé dans un poêle ».*⁹

On voit donc un homme d'action, un soldat. Il a étudié les humanités à la suite des intellectuels de la Renaissance. Il a pratiqué toutes les disciplines, mais avec un goût prononcé pour les mathématiques et des aptitudes remarquées par ses maîtres. Il a déjà passé au crible de son intelligence critique les savoirs que ses professeurs lui ont inculqués. L'hiver en Allemagne rend le soldat inactif, alors il profite de ses loisirs, bien à l'aise dans sa chambre confortablement chauffée par un poêle, pour approfondir la critique déjà commencée de ses connaissances.

Le Discours de la méthode nous raconte la progression de ses réflexions. Il découvre que l'oeuvre d'un seul est plus parfaite que celle qui est faite par plusieurs ; que les raisonnements d'un seul homme de bon sens approchent plus de la vérité qu'une démonstration composée de morceaux récupérés chez divers auteurs. Il s'applique à lui-même les conséquences : il réforme les idées qui lui viennent de ses maîtres ; il pratique le doute méthodique. Les résultats seront le fameux « Je

3 Mathématicien français. 1811-1832. Une théorie porte son nom. Il mourut dans un duel à cause d'une rivalité amoureuse. Ses engagements politiques étaient aussi radicaux que ses amours.

4 Si, bien sûr, on en croit la tradition qui raconte qu'il s'enfuit tout nu dans la rue en criant « Eureka ».

5 Sauf peut-être dans le cas de certaines maladies mentales. C'est aux psychiatres de le dire.

6 Discours de la méthode. Garnier, Oeuvres philosophiques, tome I, p. 568.

7 L'esprit cartésien.

8 Il s'agit de l'hiver 1619-1620.

9 Ibid. pp. 578-579.

« Poêle » désigne la pièce chauffée par un poêle. Descartes par ce mot fait mention d'un confort important ; en France on se chauffait au feu de cheminée qui est nettement moins efficace.

pense donc je suis », ¹⁰ certitude sur laquelle Descartes fonde la métaphysique et trois essais scientifiques : La dioptrique, Les météores, La géométrie qui font suite au Discours de la méthode dans l'ouvrage imprimé. Plus tard profitant de la quiétude d'un autre hiver, en Hollande en 1628-1629, Descartes approfondira ces réflexions qui prendront le titre de Méditations de prima philosophia.¹¹

Il apparaît donc que l'acte de penser chez Descartes a pour fonction de donner de la certitude aux connaissances considérées comme un ensemble architectural : sur la certitude première (« Je pense donc je suis ») repose la métaphysique, sur la métaphysique devenue certaine reposent les connaissances scientifiques. Descartes est savant et mathématicien et quand il prend le temps de penser, c'est en dernière instance pour justifier la solidité des sciences.

En remontant dans le temps, au siècle précédent je trouve Montaigne. Lui aussi a trouvé un refuge pour s'isoler et réfléchir : sa fameuse « librairie ». ¹² Je cite un passage qui figure dans tous les manuels de littérature française :

« Chez moi, je me détourne un peu plus souvent à ma librairie, d'où, tout d'une main, je commande à mon ménage. Je suis sur l'entrée, et vois sous moi, mon jardin, ma basse-cour, ma cour, et dans la plupart des membres de ma maison. Là je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un autre, sans ordre et sans dessein, à pièces décousues. Tantôt je rêve ; tantôt j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voici.

Elle est au troisième étage d'une tour. [...]

je passe là et la plupart des jours de ma vie, et la plupart des heures du jour¹³; je n'y suis jamais la nuit ».

On retiendra la volonté de s'isoler. Comme Descartes Montaigne profite de l'inaction. Mais lui n'a pas de méthode. Ce n'est pas un scientifique. Mais c'est lui aussi un humaniste et tout ce qui est humain l'intéresse. Pour avoir un aperçu du contenu de ses réflexions il suffit d'ouvrir au hasard les livres des Essais et de lire les titres :

De la tristesse I, 2. Si le chef d'une place doit sortir pour parlementer I, 5. Des menteurs I, 9. De la peur I, 8. De l'institution des enfants I, 26. De l'ivrognerie II, 2. Des récompenses d'honneur II, 7. De la liberté de conscience II, 9. D'un enfant monstrueux II, 30. Du repentir III, 2. Des coches III, 6. De la vanité III, 9.

Sans oublier L'Apologie de Raymond Sebond II, 12, le plus développé des essais où Montaigne justifie son scepticisme.

Il serait fastidieux de prolonger cette petite liste quoiqu'elle soit insuffisante pour saisir la variété des sujets de réflexion de Montaigne. J'invite le lecteur à parcourir la table des matières des Essais. Il comprendra que Montaigne prend le temps de penser à la vie dans son ensemble. Les sentences que Montaigne avait fait peindre sur les solives de sa librairie nous montrent quelles citations il aimait méditer.¹⁴

En remontant plus loin le temps je trouve Sénèque (que Montaigne cite fréquemment malgré son peu de sympathie à l'égard des stoïciens) à une époque où il était difficile de vivre sous les empereurs Tibère, Caligula et Néron.

Sénèque était un homme actif puisqu'il fut précepteur et ministre de Néron. C'est lui qui gouverna dans les premières années du règne. Et cependant il enseigne l'*otium*. Le mot signifie le loisir, le repos, la tranquillité, l'inaction. Il s'oppose donc au *negotium* qui en est la négation (*negotium*) et qui désigne l'occupation, le travail, les affaires, la politique, le négoce.

Souvent les *occupati*, ceux qui vivent dans le *negotium*, les affaires de toutes espèces, se

10 Quatrième partie du Discours. Garnier p. 603.

11 Méditations métaphysiques.

12 Ce qu'aujourd'hui nous appelons *bibliothèque*.

13 Lagarde & Michard. XVI^e Siècle. 1965 p.199.

14 On en trouve le catalogue dans les Oeuvres complètes, La Pléiade.

plaignent de n'avoir pas le temps de faire ce qu'ils ont à faire. La vie est trop courte, prétendent-ils. Sénèque leur répond que les hommes n'ont pas à récriminer contre la nature qui leur aurait donné une vie trop courte. Si les hommes n'ont pas assez de temps, c'est qu'ils le perdent. Il faut pour ne pas perdre son temps vivre dans l'otium, se donner le temps de réfléchir à la vie et particulièrement à la mort.¹⁵ C'est alors que vivre devient une préparation à la mort. Et pour ce faire, il ne faut pas attendre la vieillesse car alors le temps aura déjà été perdu. Je cite :

« *Pourquoi récriminerions-nous contre la nature ? Celle-ci s'est montrée plutôt généreuse : la vie, si tu sais en user, est longue .* »¹⁶

Suivent des exemples de ces personnages occupés qui perdent leur temps : l'avare, l'ivrogne, le candidat aux élections poussé par l'ambition, le négociant qui parcourt terres et mers pour s'enrichir, le militaire, le « client » flagorneur qui cherche à se faire bien voir...¹⁷

Et plus loin :

« *On entendra la plupart des gens dire : « A cinquante ans je me retirerai pour prendre du bon temps, la soixantaine me verra démis de toute charge officielle. » [...] N'est-ce pas un étrange retard que de commencer à vivre juste quand on doit finir ? Quel oubli imbécile de la condition de mortel que de repousser à la cinquantième et soixantième années les saines résolutions, et partant, de vouloir commencer une vie à l'âge ou peu de gens sont parvenus ! »*¹⁸

Sénèque eut à plusieurs reprises la possibilité de s'éloigner des affaires, notamment lorsqu'il fut exilé (Il avait été accusé d'adultère avec la sœur d'Agrippine), puis lorsqu'il fut écarté du pouvoir en 62. (Il mourut en 65.) Sénèque, il est vrai, exerça des charges jusqu'à sa disgrâce. Il pratiqua le négoce avec succès puisqu'il fut l'un des hommes les plus riches de son temps et que, dépossédé de ses biens à l'occasion de son exil, à son retour il reconstruisit sa fortune. Mais il faut croire qu'il sut prendre le temps de penser puisqu'il écrivit des tragédies, des traités de philosophie et de nombreuses lettres à son ami Lucilius, un épicurien qu'il voulut convertir au stoïcisme. On voit à la lecture de ces lettres que philosopher c'est apprendre à mourir mais aussi réfléchir au quotidien sur le quotidien.

Au V^e siècle avant J.C. je trouve Socrate, le modèle des philosophes et cependant le plus discret, le seul peut-être qui n'ait rien écrit. Mais il a suffisamment impressionné ses contemporains pour obtenir une place dans la littérature. Aristophane peut bien le moquer dans une comédie, Platon l'a tellement mis à l'honneur dans ses dialogues qu'il résiste à tous les rires.

Socrate n'est pas un homme d'action. Il fut soldat durant trois campagnes de la Guerre du Péloponnèse où il se montra très courageux. La tradition a retenu qu'il retira du combat un compagnon blessé en le portant sur son dos avec son bouclier. C'était une marque de couardise que de rentrer du combat sans son bouclier. Socrate voulut éviter cette honte à son ami. Mais ce fut tout, il passa le reste de sa vie dans l'oisiveté.¹⁹ Mais Socrate a l'oisiveté expansive. Il veut en faire profiter ses concitoyens. Il ne néglige toutefois pas de se mettre à l'écart.

Platon raconte qu'à la guerre Socrate partageait une tente avec plusieurs compagnons. Un soir il ne rentre pas. Ses camarades ne s'inquiètent pas trop malgré la neige qui commence à tomber : ils savent que Socrate est un original. Ils s'endorment. Au lever du jour ils voient que la place de Socrate est toujours vide. Ils commencent à craindre le pire et partent à sa recherche. Ils le

15 Cf. le petit traité *De brevitae vitae* (De la brieveté de la vie).

16 Début du chapitre 2. Traduction Xavier BORDES. Editions Mille et une nuits. 1994. P. 8.

« *Quid de rerum natura querimus ? Illa se benigne gessit : vita, si uti scias, longa est.* »

17 On appelle *client* à Rome un personnage qui rend des services à un plus riche et plus puissant en échange d'un don en nature, la *sportule*.

18 Ibid. Chap. 3. PP. 13.

« *Audies plerosque dicentes : « A quinquagesimo anno in otium secedam, sexagesimus me annus ab officiis dimittet ». [...] Quam serum est tunc vivere incipere cum desinendum est ? Quae tam stulta mortatilis oblivio in quinquagesimum et sexagesimum annum differe sana consilia et inde velle vitam inchoare quo pauci perduxerunt ? »*

19 Σχολή, en grec (schola) est synonyme de l' *otium* latin.

trouvent non loin de là, debout, les pieds nus²⁰ dans la neige, absorbé dans une profonde méditation.
 - Que fais-tu là, Socrate ? Nous sommes en guerre. Il neige. Nous t'avons cru perdu ou mort.
 - Mais non, mes amis. Je réfléchissais. Il m'a fallu un peu de temps pour mettre au clair une question sur la nature de l'âme humaine. Mais j'ai réussi. Allons nous mettre à l'abri.
 Et Socrate vécut cette nouvelle journée d'hoplite sans aucun signe de fatigue particulière.²¹

Socrate sait s'isoler pour réfléchir et se concentrer au point de ne plus sentir la douleur physique comme le froid de la neige sur ses pieds nus, toute une nuit. Mais surtout il partage ses réflexions. Athènes est une démocratie depuis le siècle précédent. On y perfectionne l'art d'argumenter et de débattre. Avec l'aide des sophistes on en fait un métier. Cet art on le pratique dans les réunions politiques, dans les tribunaux et au théâtre. Et Socrate argumente et débat dans les rues d'Athènes. Il interpelle les sophistes, les mathématiciens, les hommes politiques, les jeunes intellectuels qui ont de l'ambition, tous ces hommes libres de la ville qui ont des esclaves pour exécuter les travaux manuels, qui ont donc du temps libre pour étudier (schola) et penser. Socrate fait son théâtre dans les rues d'Athènes et ce théâtre, Platon (un peu Xénophon) le mettra en scène dans ses dialogues.

A quoi Socrate réfléchissait-il ? On le sait en consultant les thèmes des dialogues : la morale, la justice, la politique, les mathématiques, la connaissance, l'amour, le bonheur... la vie humaine, en somme. Au moyen de toutes ses interrogations et de ses argumentations, au cours des débats, il s'efforce de donner un sens à la destinée humaine : l'âme humaine appartient au monde des idées ; elle est captive dans le corps ; il lui faut s'en abstraire pour retourner dans le monde qui lui est propre : celui des idées.

Socrate, Sénèque, Montaigne, Descartes. Ce sont des exemples célèbres. L'histoire de la philosophie en montre bien d'autres. Il y en a que je ne connais pas et d'autres que je n'ai pas compris. Le choix ne manque pas. Et il n'y a pas que ceux qui sont étiquetés « philosophes » qui pensent. Des romanciers, des poètes, des musiciens, des jardiniers, des marins, des cosmonautes, des infirmières, des femmes de ménage, des doctresses, des directrices d'entreprises, des autrices, des sculptrices... ceux qui lisent ces lignes et ceux qui ne les lisent pas. Tout être humain, au féminin et au masculin, digne de ce nom, est apte à penser, même ceux qui n'ont pas de bac plus, même ceux qui ne savent pa lire. A chacun de les découvrir autour de soi.

On retiendra que le temps de penser comporte deux phases :

- 1) Une mise à l'écart. Descartes dans son poêle, Montaigne dans sa librairie, Sénèque à son domicile, libéré des occupations du forum : politique, justice, négoce. Socrate, lui, s'isole selon les circonstances là où il le peut et quand il en a envie.²² On prend du recul, comme on dit couramment.
- 2) Le partage des réflexions. Descartes, Montaigne et Sénèque écrivent des livres et des lettres. Ainsi Descartes a répondu aux objections qui lui ont été communiquées à la suite de la publication de ses Méditations. Socrate parle et interroge, c'est son activité principale, pour confirmer et partager ses réflexions.

Argumenter.

L'acte de penser consiste à étudier une situation pour l'apprécier. C'est envisager l'environnement et l'entourage dans lesquels nous nous trouvons, l'avant et l'après... C'est peser le pour et le contre et juger.

²⁰ Socrate ne mettait qu'exceptionnellement des sandales. Pour aller à un banquet, par exemple.

²¹ J'ai écrit cette histoire avec un peu de fantaisie. Je n'ai pas retrouvé l'ouvrage de Platon qui commence par cet épisode.

²² Cf. annexe, p. 16.

La pensée s'exprime en un langage qui est monologue dans la phase d'isolement, qui dans la phase de partage est, soit présentation du monologue à des auditeurs ou à des lecteurs, soit dialogue lorsque nous offrons à des interlocuteurs la possibilité de donner leur avis. Dans les deux cas la pensée est une mise à l'épreuve de nos idées et elle s'exerce au moyen d'arguments.

Au début de cet article je proposais, à défaut de définition, de montrer l'acte de penser. Continuons en observant ce qu'est argumenter, l'activité qui consiste à fonder un raisonnement sur des arguments. Et comme j'ai distingué la pensée de l'intelligence, je bornerai provisoirement mon sujet aux arguments du bon sens. Il s'agit d'arguments non scientifiques, non techniques, le plus souvent pratiques mais qui peuvent porter aussi sur la recherche d'une vérité. La première question qui se pose est : comment trouve-t-on des arguments ? La seconde : comment les utilise-t-on ?

1) Comment trouve-t-on des arguments ?

On se perd très vite lorsque l'on tente de répondre à cette question, même si on limite son enquête aux arguments du bon sens. Des philosophes et des rhéteurs ont écrit de gros livres sur le sujet.

J'ai plongé dans une eau très profonde, l'ouvrage d'Aristote intitulé Les topiques et j'y ai trouvé une bouée.²³ J'ai extrait une petite liste suffisamment générale et courte pour être utilisable en ce qui nous concerne ici.

Comment choisir ce qui est préférable ? Voici des réponses données par Aristote. Est préférable :

- ce qui est durable ou plus stable,
- ce que choisirait l'homme bon ou prudent ou le spécialiste,
- ce qui est conforme à la loi juste,
- ce que tout le monde choisirait,
- ce qui favorise le bien (au sens moral).

Lorsque deux ou plusieurs choix sont également envisageables, il faut regarder les conséquences. Ainsi sont préférables :

- ce qui est suivi d'un plus grand bien,
- ce qui est suivi d'un plus grand nombre de biens,
- ce qui offre du plaisir plutôt que ce qui n'en offre pas,
- ce qui est sans douleur,
- ce que nous faisons avec un ou des amis.

La « Logique de Port Royal »²⁴, écrite au XVII^e siècle est d'un abord assez facile parce qu'elle est plus proche de nous. On y trouve des renseignements utiles.

Les auteurs écrivent au début de leur ouvrage une phrase qui mérite d'être citée en raison de sa valeur en général :

« La vraie raison place toutes choses dans le rang qui leur convient ; elle fait douter de celles qui sont douteuses, rejeter celles qui sont fausses, & reconnaître de bonne-foi celles qui sont évidentes ». (J'ai reproduit l'orthographe de l'édition).²⁵

Ne voit-on pas là que la « vraie raison » c'est le bon sens ?

« Ces règles qui servent à juger des faits passés, peuvent facilement s'appliquer aux faits à venir. Car comme l'on doit croire probablement qu'un fait est arrivé, lorsque les circonstances certaines

23 Livre III, chap. 1 et 2. Editions Vrin, 1965, pp. 69-107, traduction J. Tricot. Dans ce traité tous les arguments sont classés et ordonnés suivant les concepts fondamentaux de l'ontologie aristotélicienne qui est tombée en désuétude depuis l'apparition des sciences de la nature. En outre, avoir le contenu d'un ouvrage de 370 pages en tête, au cours d'une réflexion ou d'une discussion, exige une mémoire phénoménale.

24 La logique ou l'art de penser, ouvrage d'Antoine Arnauld et Pierre Nicole, 1662, couramment appelée « Logique de Port Royal ».

25 P.UF. 1965 ; p. 18.

que l'on connaît sont ordinairement jointes avec ce fait ; on doit croire aussi probablement qu'il arrivera, lorsque les circonstances présentes sont telles qu'elles sont suivies d'un tel effet. »²⁶

Le calcul des probabilités a été découvert par les mathématiciens grâce à des travaux sur les jeux de hasard. Les amateurs de jeux y avaient donc recours pour gagner de l'argent, mais nos auteurs, deux rigoureux jansénistes, conseillent d'utiliser ce nouveau mode de raisonnement pour des choses sérieuses :

« ...Le principal usage qu'on en doit tirer, est de nous rendre plus raisonnables dans nos espérances & dans nos craintes. Il y a, par exemple, beaucoup de personnes qui sont dans une frayeur excessive lorsqu'ils entendent tonner. Si le tonnerre les fait penser à Dieu & à la mort, à la bonne-heure, on n'y saurait trop penser : mais si c'est le seul danger de mourir par le tonnerre, qui leur cause cette appréhension extraordinaire, il est aisé de leur faire voir qu'elle n'est pas raisonnable. Car de deux millions de personnes, c'est beaucoup s'il y en a une qui meure de cette manière ; & on peut dire même qu'il n'y a gueres de mort violente qui soit moins commune. [...] Comme il n'y a gueres de genre de mort plus rare que de mourir par le tonnerre, il n'y en a gueres aussi qui dût nous causer moins de crainte ».²⁷

Ces auteurs nous montrent que le raisonnement par la probabilité concerne le quotidien et la vie. De nos jours nous trouvons fréquemment des occasions d'y recourir. On sait ainsi qu'en France nous avons beaucoup plus de risques de mourir d'un accident de la route que sous les bombes de terroristes.

Du temps d'Aristote les mathématiciens ne connaissaient pas le calcul des probabilités. C'est pourquoi ce genre d'arguments ne figure pas dans les traités de logique. Mais il semble évident que les hommes, même aux époques les plus reculées, ont su remarquer qu'ils étaient davantage exposés aux dangers qu'ils rencontraient journallement. Les chasseurs-cueilleurs savaient quels fruits ou quels gibiers ils avaient davantage de chance de trouver. Le bon sens reconnaît la probabilité, même s'il ne sait pas la calculer.

Il n'y a bien d'autres types d'arguments. J'espère seulement, par les exemples que j'ai rapportés, donner une idée de la façon dont on peut s'y prendre pour en trouver. On se doute bien que les arguments sont particuliers à chaque situation qui exige une réflexion et, par conséquent, aussi variés, nombreux et uniques que ces situations. Et c'est par l'entraînement et l'habitude que l'on acquiert l'aptitude à argumenter. La pensée est une activité qui se cultive.

2) Comment utilise-t-on les arguments ?

Pour répondre à cette question je partirai des deux situations qui se rencontrent : ou on met sa réflexion à l'épreuve du débat, ou l'on réfléchit seul avec soi-même, sans contradicteur.

Le débat peut se produire entre deux ou plusieurs personnes. On peut le faire seul, en se posant à soi-même des objections. Ces deux situations n'offrent pas de différences de méthode : il s'agit dans les deux cas de dialectique. Les Grecs étaient maîtres en la matière. Aristote, qui en a fait la théorie, peut encore nous éclairer.²⁸ Selon lui la dialectique joue son rôle dans l'enseignement, dans la recherche, dans les débats qui portent sur des sujets qui n'amènent pas une conclusion

²⁶ Ibid ; pp. 351-352.

²⁷ Ibid ; p. 354.

²⁸ Je tiens à préciser que pour les sophistes, Socrate ou Aristote, le débat ne consiste pas à nier une thèse. Il n'y a pas de refus avant la conclusion : les rôles sont : celui qui interroge et celui qui répond. Le premier amène le second à se contredire en partant de sa thèse. Le second se défend. S'il s'est trompé, il le reconnaît, mais seulement après avoir assuré convenablement sa défense.

La négation nous vient des auteurs médiévaux. Cf Thomas d'Aquin qui, par exemple, dans sa Somme théologique, divise systématiquement chaque article en une thèse argumentée et une contradiction également argumentée introduite invariablement par « Sed contra ».

certaine, ou comme exercice pour s'entraîner à débattre. Tout le monde ne pratique pas l'enseignement ou la recherche. De nos jours la dialectique en tant qu'exercice n'est plus pratiquée. Par contre tout le monde a l'occasion de débattre avec soi-même ou avec des interlocuteurs de multiples problèmes que l'on rencontre au quotidien et qui n'admettent pas de solution certaine. Ceux qui conduisent à une solution certaine sont résolus aujourd'hui par les mathématiques. Les sciences traitent le probable au moyen des statistiques. Ces deux méthodes relèvent de l'intelligence que j'ai distinguée du bon sens.

La dialectique que j'envisage ici porte donc sur des difficultés de la vie qui, en fin de réflexion laisseront la plus part du temps une place au doute.²⁹ Mais le dialogue avec soi-même ou avec autrui ou soi-même et autrui aboutit à une conclusion qui diminue le plus possible la part du doute. Il me semble que l'essentiel de la méthode réside dans l'ouverture d'esprit et la connaissance du domaine dans lequel s'applique la décision que nous avons à prendre. C'est pourquoi, par exemple, sous le III^e République l'école publique gratuite et obligatoire fut instituée dans le but de conférer aux futurs citoyens un savoir indispensable à l'exercice de leur rôle politique à venir. La conclusion se présente sous deux formes de décisions jointes ou dissociées : une adhésion à une vérité et le choix d'une action. Au quotidien il est rare que la conclusion soit une simple adhésion à une vérité ; ce genre de conclusion relève plutôt de la science et donc de l'intelligence. Il arrive que le bon sens cherche des certitudes ou des convictions dans les domaines de la morale et de la métaphysique.

Voici un exemple de dialectique extrait du Phédon de Platon. Ce n'est qu'une petite partie d'une réflexion qui occupe le dialogue entier. Cet extrait isolé de l'ensemble peut sembler véhiculer des idées tombées du ciel, mais il est suffisant pour mon propos qui n'a d'autre fin que de montrer la forme d'un entretien dialectique.

Deux interlocuteurs dans ce passage : Cébès admet que l'âme survit au corps, mais ne conclut pas pour autant qu'elle soit immortelle. Socrate veut le faire reconnaître que l'âme est immortelle. C'est Socrate qui interroge. Il vient de faire admettre par Cébès que les contraires s'excluent, comme le chaud, par exemple, exclut le froid, le pair exclut l'impair, le juste l'injuste, etc.

« *Que faut-il qui se trouve en un corps pour qu'il soit vivant ?*

- *Une âme, dit-il.*

- *En est-il toujours ainsi ?*

- *Sans doute, fit-il.*

- *Ainsi quoi qu'elle occupe, l'âme y vient toujours en apportant la vie ?*

- *Oui certainement, dit-il.*

- *Or y a-t-il quelque chose de contraire à la vie, ou n'y a-t-il rien ?*

- *Il y a quelque chose, dit-il.*

- *Quoi ?*

- *La mort.*

- *Donc il n'est pas à craindre qu'elle reçoive jamais le contraire de ce qu'elle apporte toujours ; cela suit de nos prémisses.*

- *Assurément, dit Cébès.*

- *Mais ce qui n'admet pas l'idée du pair, comment l'avons-nous appelé tout à l'heure ?*

- *Non-pair, dit-il.*

- *Et ce qui ne reçoit pas le juste, et ce qui ne reçoit pas le musical ?*

- *Le non-musical, dit-il, et l'injuste.*

- *Fort bien ; mais ce qui ne reçoit pas la mort, comment d'appelons-nous ?*

- *Immortel, dit-il.*

- *Or l'âme ne reçoit pas la mort ?*

- *Non*

29 On verra que le doute méthodique de Descartes fait exception.

- *L'âme est donc immortelle ?*
- *Elle est immortelle.*
- *Fort bien, dit-il. Pouvons-nous dire que cela est démontré ? Qu'en penses-tu ?*
- *Oui et même fort bien, Socrate.*³⁰

Le débat monologue ne se présente pas toujours sous une forme évidemment dialectique. Je prends pour exemple le doute méthodique de Descartes plus souple que l'opposition de questions ou de négations à une thèse. Je choisis l'exposé que Descartes en fait dans le Discours de la méthode, plus succinct que celui des Méditations.

Descartes nous dit qu'il a renoncé aux voyages et au métier de soldat pour s'occuper « à la recherche de la vérité ». Pour cela il juge qu'il lui faut rejeter « comme absolument faux » tout ce en quoi il trouve la moindre raison de douter pour voir s'il peut aboutir à une vérité qui s'avère indubitable.

- Ce que les sens nous apprennent est-il vrai ? Non, ils nous trompent parfois. Qu'est-ce qui peut m'assurer qu'ils ne me trompent pas toujours ?
- Les mathématiques sont-elles vraies ? Il y a des mathématiciens qui se trompent et qui ne voient pas leur erreurs. Je peux me tromper moi aussi quand je crois bonnes mes démonstrations.
- Et les autres pensées que nous avons étant éveillés ? Elles peuvent survenir dans des rêves quand nous dormons et ne sont alors qu'illusions. Comment être sûr que ce que je pense en état de veille n'est pas aussi faux ?

Je cite la suite du texte ;

*« Mais aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : **je pense donc je suis**, était si ferme et si assurée, que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais. »*³¹

La thèse implicite de Descartes est qu'il a des connaissances. Les questions qu'il se pose à lui-même mettent cette thèse à l'épreuve jusqu'au moment où il est obligé d'admettre une vérité : « *Je pense, donc je suis* ». Cette réflexion est l'oeuvre du bon sens, non de l'intelligence. On voit en effet que Descartes refuse, jusqu'à preuve du contraire les résultats des mathématiques.

Synthèse.

La distinction que j'ai faite entre intelligence et bon sens est une analyse. C'est un procédé opératoire qui consiste à séparer conceptuellement des choses unies dans la réalité, pour y voir plus clair. C'est, d'ailleurs, un des préceptes de la méthode de Descartes. Ensuite il faut réunir ce que l'on a séparé. C'est une autre règle de Descartes.³² Le psychisme humain est un tout composé de bon sens, d'intelligence et de sensibilité. Quand une de ces facultés entre en action, les autres aussi. Pour observer comment elles fonctionnent ensemble, je propose de regarder ce que l'on argumente en échelonant trois niveaux d'objets de réflexion : les arguments de bon sens qui portent sur les fondamentaux, comme le sens de la vie, la liberté, la place de l'homme dans l'univers etc. disons ce qui relève de la philosophie ; ceux qui sont formulés par l'intelligence dont on trouve les exemples les plus caractéristiques dans les mathématiques ; en troisième lieu les arguments circonstanciels qui s'appliquent au déroulement de la vie, qui concernent le quotidien.

1) Le premier de ces trois types d'arguments intervient dans des réflexions sur les interrogations

³⁰ Edition G..F. 1965, traduction Emile CHAMBRY, p. 166.

³¹ Descartes œuvres philosophiques Garnier, réédition de 1976, p. 603.

³² Discours de la méthode, édition citée, p.586.

fondamentales qui hantent l'esprit humain. Plus haut nous avons parlé de Socrate dialoguant de la destinée humaine ou de l'immortalité de l'âme. Descartes aussi s'attache à une question fondamentale lorsqu'il cherche une vérité sur laquelle il puisse étayer ses connaissances. Ses réflexions lui permettent d'échapper au désespoir du scepticisme. On lit dans les Méditations métaphysiques sa progression dans les certitudes appuyées sur le « Je pense donc je suis » : il peut affirmer que l'âme est une substance pensante distincte du corps, substance étendue ; qu'il connaît l'étendue, qualité première de la matière, par l'entendement alors que les qualités secondes, comme le froid et le chaud ou les couleurs nous sont révélés par les organes des sens qui sont peu fiables ; nous ne percevons pas la chaleur, par exemple, de la même façon selon que nous sommes en bonne santé ou que nous avons de la fièvre. Il prouve ensuite l'existence de Dieu et sa perfection. Enfin, puisque Dieu est parfait, il ne saurait nous tromper. Descartes se fixe un critère de vérité : nous croyons vrai ce que nous concevons clairement et distinctement il est impossible que nous nous trompions sinon Dieu serait trompeur. Fort de ce critère Descartes admet l'existence du monde matériel et les connaissances mathématiques. Dès lors Descartes peut se lancer avec confiance dans ses travaux scientifiques. Les arguments sages du bon sens motivent l'activité de son intelligence.

Oui ! Mais c'est Descartes ! Et les autres ? les plus nombreux, « l'homme de la rue » comme disent les élites. Moi, qui, ainsi que la plupart de mes concitoyens, suis « de la rue », je peux attester que ces « gens-là »³³ ont des réflexions qui portent sur les problématiques fondamentales. Et, comme pour eux, aussi bien que pour Descartes, le doute est pénible à supporter, ils cherchent des réponses. Les religions leur en apportent qui éventuellement les aident à vivre ou bien les idéologies qui les reconfortent dans le militantisme. Les lendemains qui chantent sont une réponse à la question de la destinée humaine ; réponse provisoire, il est vrai, car elle se pose encore pour l'après lendemain. Mais au moins quand on s'occupe du lendemain on a assez à faire pour se consoler sur le présent. Je me souviens d'un garçon d'étage que je croisais dans un couloir d'un hôtel à Brazzaville. Un « boy » comme on dit peut-être encore. A l'époque j'enseignais la philosophie et il le savait. Il m'arrêta dans un couloir et me demanda : « Dieu ? Qu'en disent les philosophes ? Existe-t-il ? J'ai bien été obligé de le décevoir en lui avouant que les philosophes n'en savaient pas plus que lui. Je me souviens d'une dame née au début du siècle dernier. Elle n'avait pas du tout travaillé à l'école. Elle n'avait pas son certificat d'études. Je ne sais plus comment j'en étais venu à parler de Berkeley et de son hylémorphisme : « Etre, c'est percevoir ou être perçu »³⁴, la matière n'existe pas. Elle prit conscience de la signification de cette conception. Son visage exprima une sorte d'épouvante à la pensée qu'il n'y avait rien en dehors de ses idées, que son monde familier était sans matière. Elle me demanda de me taire. La philosophie est accessible même aux enfants. Montaigne l'a dit :

*« On a grand tort de la [la philosophie] peindre inaccessible aux enfans, et d'un visage renfroigné, sourcilleux et terrible. Qui me l'a marquée de ce faux visage, pasle et hideux ? Il n'est rien de plus gay, plus gaillard, plus enjoué, et à peu que je ne dise follastre. Elle ne presche que feste et bon temps. Une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son giste .»*³⁵

Karl Jaspers confirme, cinq siècles plus tard :

« Un signe admirable du fait que l'être humain trouve en soi la source de sa réflexion philosophique, ce sont les questions des enfans. On entend souvent de leur bouche des paroles dont le sens plonge directement dans les profondeurs philosophiques .»

Plus loin il ajoute les fous :

« Le dicton selon lequel « la vérité sort de la bouche des enfans et des fous » recèle un sens profond. »

Enfin toute l'humanité.

« L'homme ne peut se passer de philosophie. Aussi est-elle présente, partout et toujours, répandue

33 Jacques Brel.

34 « Esse est percipere aut percipi » ;

35 Essais, livre I chapitre 26. La pléiade p.160.

dans le public par les proverbes traditionnels, les formules de la sagesse courante, les opinions admises, comme également le langage des gens instruits, les conceptions politiques, et surtout, dès les premiers âges de l'histoire, par les mythes. On n'échappe pas à la philosophie. »³⁶

Ces propos nous montrent aussi que cette réflexion philosophique, celle qui argumente sur les questions fondamentales est empreinte de sentiments. Montaigne parle de gaîté, mais la plupart du temps c'est la crainte qui pousse à philosopher. Nous sommes embarqués, seuls, sans savoir d'où nous venons ni où nous allons ni pour quelles raisons nous voyageons. Alors nous nous interrogeons. La multitude de réponses montre que l'humanité n'a pas de réponses. A défaut on crée des religions, des mythes, des métaphysiques. L'essentiel est que chacun trouve une réponse qui l'aide à vivre.

L'intelligence se manifeste dans ce genre de réflexions. Stimulée par les résultats satisfaisants qu'elle obtient en certains domaines de connaissances, elle s'aventure au-delà de ses capacités. Alors elle extravague, comme disait Kant. C'est le drame de la vie humaine : l'homme a assez d'intelligence et de perspicacité pour poser des questions qu'il n'a pas l'intelligence de résoudre. En fin de compte les arguments qui aident à vivre sont l'oeuvre du bon sens, en fonction de la situation de chacun, à une époque, dans une société. Les temps changent et le drame renaît. Et quand l'histoire s'accélère à une allure vertigineuse, le bon sens a du mal à suivre, alors les dieux et les démons voltigent dans les têtes affolées.

Cependant l'intelligence fait des merveilles. Napoléon I° pour se déplacer ne disposait que de ses pieds ou de chevaux. Hannibal en faisait autant. En 1853 une locomotive Crampton roulait à cent vingt kilomètres à l'heure. Cent vingt trois ans plus tard le Concorde transportait des passagers au-dessus des océans à une vitesse supersonique. Que de nouveautés dans la vie des hommes.

2) Pour parler des arguments de l'intelligence, je vais prendre la mathématique comme idéal-type de son activité la plus concluante. Voyons comment on prend le temps de penser en mathématiques et nous saurons si le bon sens est uni à l'intelligence.

Ouvrons un ouvrage de Stephen C. Kleen consacré à la logique mathématique et à la logique des mathématiques.³⁷ Au chapitre 4 intitulé « Les fondements des mathématiques » l'auteur décrit « un système formel N conçu pour formaliser l'arithmétique élémentaire » dont le domaine d'application est l'ensemble des nombres naturels : $\{0,1,2,3,\dots\}$. Il nous montre une déduction formelle qui enchaîne dix-sept formules pour terminer par la conclusion $a=a$. Je reproduis la démonstration partiellement, juste ce qui suffit à faire voir à quoi cela ressemble. Je cite :

« EXEMPLE 1. Voici une démonstration (formelle) dans N . En toute rigueur la démonstration est la suite de 17 formules. Nous y avons ajouté à gauche des numéros, à droite des explications.

- 1) $a=b \supset (a=c \supset b=c)$ Axiome 16.
- 2) $0=0 \supset (0=0 \supset 0=0)$ Schéma d'axiome 1a.
- 3) $\{a=b \supset (a=c \supset b=c)\} \supset \{[0=0 \supset 0(=0 \supset 0=0)] \supset [a=b \supset (a=c \supset b=c)]\}$ Schéma d'axiome 1a.
- 4) $[0=0 \supset (0=0 \supset 0=0)] \supset [a=b \supset (a=c \supset b=c)]$ Règle \supset , 1, 3.

.....

- 14) $a+0 = a \supset ((a+0 = a \supset a=a)$ Règle \supset , 12, 13.
- 15) $a+0 = a$ Axiome 18.
- 16) $a+0 = a \supset a=a$ Règle \supset , 15, 14.
- 17) $a=a$ Règle \supset , 15,16.³⁸

36 Introduction à la philosophie, édition 10/18, traduction Jeanne HERSCH, 1965, pp. 7 et 10.
 37 Mathematical Logic, publié à New York en 1967 ; traduction française de Jean Largeault, Armand Colin, 1971.
 38 Edition citée, p. 218.

Donc $a=a$ (loi de réflexivité de l'égalité) est une formule démontrable, soit en symboles $\vdash a=a$ (« $\vdash a=a$ » n'est pas une formule, mais un énoncé rédigé en sténographie métamathématique, qui affirme que $a=a$ est formellement démontrable. »

Pourquoi démontrer que $a=a$? Pour la même raison qu'il faut aussi démontrer après cela que si $a=b$ $b=a$, que si $a=b$, alors $a+c = b+c$, etc... pour la même raison que Leibnitz, déjà, démontrait que $2+2=4$; parce que, si tout le monde en a la conviction, personne n'en a la certitude. L'entendement ne se contente pas d'évidences il veut des démonstrations. Riemann et Lobatchevski ont contesté l'évidence du cinquième postulat d'Euclide, à savoir que par un point donné extérieur à une droite on ne peut faire passer qu'une seule parallèle à cette droite.

Refuser d'admettre intuitivement que $a=a$, c'est s'engager dans une démarche critique analogue à celle de Descartes qui douta méthodiquement jusqu'à ce qu'il parvînt au « je pense donc je suis », certitude sur laquelle il fonda sa métaphysique, elle-même soubassement des sciences. Mais ici c'est la formalisation qui assure les certitudes de l'arithmétique, avec ses symboles, ses axiomes, ses règles de déduction, et puis avec les théorèmes progressivement accumulés. Ce qui m'intéresse ici c'est de constater les liens entre l'intelligence et la pensée des fondamentaux. Je vois ici que l'entendement, avec des arguments mathématiques tend à prendre la place des discours métaphysiques.

Continuons notre observation. Dans cette citation l'auteur présente trois niveaux de langage : le système formel N , (la démonstration) ; une métamathématique avec ses symboles propres tels que \vdash ; et la langue usuelle, en l'occurrence l'anglais traduit en français. Par les deux premiers il exprime le travail de l'intelligence purement mathématique, par le troisième notre auteur fait ce que font tous les professeurs de mathématiques et tous les professeurs en général : il explique. Il annonce une démonstration et il précise la valeur d'un symbole qui permettra d'éviter la démonstration, affirmant qu'on est capable de la faire si le destinataire le demande. Nous voyons que l'auteur utilise des arguments du moment, qui concernent sa tâche du jour, à cette page-là, Dans un ouvrage qui expose le travail de l'idéal-type de l'intelligence il utilise des arguments du quotidien. Les trois niveaux d'argumentation se trouvent réunis.

Et les sentiments, où sont-ils dans un ouvrage de mathématiques ? Ils ne sont peut-être pas dedans, mais ils ne sont pas loin. Lecteur, vous en êtes la preuve : La déduction de $a=a$ vous a-t-elle horrifiés ? a-t-elle suscité quelque intérêt ? Dans les deux cas vous avez ressenti quelque chose. Et l'auteur aussi a eu des sentiments en écrivant son ouvrage quoiqu'il dût s'en tenir à une objectivité toute scientifique : la joie de s'être exprimé clairement, l'enthousiasme de la difficulté résolue, la fatigue, le découragement peut-être parfois. Bertrand Russell écrit dans son autobiographie que quand il rédigeait *Principia Mathematica*, il redoutait la perte ou la destruction de ses manuscrits. Les sentiments sont multiples. Je me souviens d'un professeur qui présentant une déduction de je ne sais plus quel mathématicien commentait : « On croit toujours qu'il va se casser la figure. Mais non ! »³⁹ (Ma mémoire ne me garantit pas que ma citation soit à la lettre.) Il y a du suspense dans les mathématiques.

3) La troisième des catégories d'arguments que j'ai distinguées porte sur le quotidien. Il ne se passe pas un jour sans que nous ayons des réflexions à faire ou des décisions à prendre. Le contraire montrerait l'exemple d'une vie humaine plus ou moins atrophiée selon que nous prendrions plus ou moins le temps de penser. Les occasions ne manquent pas.

- Les déplacements.

Quel moyen de transport choisir ? Le plus économique ? Le moins polluant ? Trop souvent la rapidité reste un argument décisif.

- La nourriture et la santé.

³⁹ Jacques BOUVERESSE, alors jeune maître-assistant à la Sorbonne, maintenant professeur émérite au Collège de France, pour qui j'ai une grande admiration.

Les produits bio, équitables, locaux sont opposés à la toxicité des additifs de l'industrie alimentaire, aux viandes traitées aux hormones, aux denrées qui traversent les mers ou les airs et par conséquent sont à l'origine d'émissions de CO₂.

- La famille.

L'éducation des enfants, la fin de vie des anciens, les amis, les non-amis, les vacances et tout le reste. C'est tout un univers une famille et on a souvent plusieurs familles dans une vie, après le foyer parental.

- Le travail.

Heureux ceux dont le travail leur donne des occasions de penser. Leur travail est humain. On ne peut pas en dire autant de ceux que les déterminismes sociaux ont conduits dans les usines des productivistes. Le travail industriel a fait d'eux les serveurs des machines, des annexes des chaînes.

- Le repos.

Heureux les jours de vacances tout entiers (presque) disponibles pour mes choix ! Et les nuits aussi. Je ne programme pas la sonnerie de mon réveil. Je laisse décider mon corps du moment où je commence ma journée. Attention ! disent les moralistes rigoureux, le bête ne doit pas dominer l'esprit. Mais c'est moi, corps et âme, qui ai choisi de ne pas choisir l'heure de mon réveil et pour des raisons évidentes de santé : je suis fatigué, j'ai besoin de repos, rien ne vaut une bonne nuit de sommeil.

- Enfin, toute la vie.

Les argumentations du quotidien sont sans doute celles qui nous occupent le plus.

A ce niveau de réflexion l'intelligence et de la sensibilité sont associées à l'acte de penser.

Au quotidien il faut calculer et mesurer : prendre des mesures pour installer un meuble, à plus forte raison pour le fabriquer. La mesure est la sagesse du bricoleur. Il faut calculer des prix, comparer recettes et dépenses. Souvent même nous avons la possibilité d'utiliser des calculs que nous n'avons pas faits nous-mêmes. Le bon sens quotidien s'appuie aussi sur une capacité à trouver les arguments, à les hiérarchiser (comprendre le plus ou moins important), à considérer le long et court terme. C'est du bon sens intelligent.

La sensibilité est aussi toujours présente. Nous choisissons en fonction de nos goûts, de nos craintes, de nos espoirs ou, tout simplement en fonction du chaud, du froid du plaisir ou de la douleur. Le budget chauffage, lourd pour toutes les familles est cependant, si les recettes ne sont pas par trop exiguës, adapté à la frilosité des habitants de la maison.

Nous ne sommes pas les seuls à argumenter sur notre quotidien. D'autres s'en sont fait leur travail, ceux qui organisent la vie sociale, qui ont la responsabilité de représenter le peuple en votant les lois, qui ont la charge de les faire appliquer, les hommes politiques. Les lois s'exercent aux intersections du quotidien de chaque citoyen. L'homme est libre, mais la liberté de chacun rencontre celle des autres. Les relations entre les libertés se conforment à des contraintes décidées et acceptées librement par le peuple et gérées par le gouvernement.⁴⁰ Mais les gouvernants dans l'exercice de leurs fonctions ne peuvent se contenter de solutions au jour le jour. Il leur faut aussi des fondamentaux pour guider leurs actions. Une déclaration des droits de l'homme, par exemple, sinon, fidèles serviteurs de l'économie capitaliste, ils ne pensent que croissance, P.I.B., dividendes. Le profit se substitue aux valeurs fondamentales. En conséquence le gouvernement prend des lois dans le but de favoriser les dividendes aux dépens des salaires, de distribuer des aides les plus faibles possibles, de disposer d'un code du travail qui contraigne les salariés à travailler plus pour gagner moins. En conséquence les pauvres restent pauvres, les riches s'enrichissent et la biodiversité favorable à la vie humaine, victime de la folle course à la croissance, se dégrade à une vitesse telle que bientôt les politiques, les financiers et les industriels mourront avant d'avoir eu le temps de regretter de ne pas avoir pris le temps de penser.

Enfin, conclusion de cette synthèse : c'est l'homme en entier qui donne un sens à sa vie, qui

40 Cf. J.J. Rousseau, Le Contrat social.

calcule et qui décide de sa conduite au quotidien. Mais l'homme n'est jamais seul la pensée de chacun aux trois niveaux d'arguments bénéficie ou patit des réflexions et des calculs d'autrui. C'est pourquoi la saine pensée n'est pas soumise : elle exerce son esprit critique sur ses propres arguments comme sur ceux des autres.

« **L'homme est né libre.** »⁴¹

Au début de cet article je me proposais de montrer cet indéfinissable qu'est l'acte de penser et de faire ressortir son utilité. Il me reste donc à justifier pourquoi **il faut** prendre le temps de penser, ce qui revient à expliciter une réponse contenue dans les pages précédentes. Elle ressort, en effet de la distinction des trois niveaux d'argumentations. Chacun a sa fonction propre qu'un des deux autres ne peut accomplir. Les arguments du quotidien portent surtout sur les choix de vie surtout à court terme. L'intelligence mathématicienne et technicienne permet de penser les conditions d'existence des hommes et d'agir sur elles à court moyen ou long terme. Privé de ces deux niveaux de pensée l'homme ne peut pas vivre. Mais il peut très bien se contenter de ces deux niveaux. Il peut s'enrichir pour agrémenter sa vie ; devenir un excellent technicien et se créer du confort, mais il lui manque les valeurs fondamentale d' une morale reposant sur une idée de biens et de maux dérivée souvent de conceptions métaphysiques. Ce niveau fondamental est indispensable pour que la pensée soit vraiment humaine. Sans quoi l'entendement, même très efficace est aveugle. Un ordinateur bien programmé fait mieux. Mais l'ordinateur est inconscient et le programmeur, s'il ne réfléchit pas au sens de sa vie n'est qu'une intelligence naturelle qui ne fonctionne pour rien d'autre quel le fonctionnement de l'intelligence artificielle qu'elle fait fonctionner. Les niveaux d'argumentations ne sont donc pas équivalents en considération de leur degré d'humanité. La réflexion fondamentale est celle qui spécifie le caractère humain de la pensée et qui humanise les autres niveaux.

Mais les valeurs fondamentales, du fait qu'elles relèvent du bon sens, ne sont accompagnées que de convictions, sans certitude. Des philosophes en ont eu conscience, et ont estimé cela comme une faillesse de leur discipline, comme Spinoza qui a organisé son Ethique « more geometrico ». ⁴² Mais ses démonstrations n'ont que l'apparence des mathématiques, elles n'en ont pas la nécessité. L'histoire de la philosophie est révélatrice d'une discipline faite de débats sans solutions.

Merveilleuse histoire de la philosophie occidentale⁴³. De même qu'une belle épopée nous retrace les combats de héros magnifiques, elle nous raconte l'affrontement de penseurs remarquables. Voyez-les, comme les héros d'Homère, s'attendre, s'épier, se provoquer, et batailler. Et ce n'est pas qu'un épisode d'une guerre de dix ans⁴⁴, localisée dans le pourtour d'une citadelle, c'est une lutte qui perdure depuis plus de vingt-cinq siècles et sur un champ qui, depuis la Grèce et l'Egypte s'est étendu sur l'ensemble de Europe et les Amériques. Les présocratiques, Socrate, Platon, Epictète, Augustin, Thomas d'Aquin, Descartes, Leibniz, Berkeley, Kant, Hegel, Marx, Sartre et Merleau-Ponty et je ne nomme aucun de ceux qui nous honorent de leur présence en ce siècle, de peur de froisser l'amour propre de ceux que je n'aurai pas nommés, qui seraient de beaucoup les plus nombreux. Ici Sartre inflige à Spinoza un coup terrible, mais le spinozisme est toujours vivant. Kant découpe minutieusement tous les métaphysiciens qui l'ont précédé, mais un siècle plus tard le thomisme devient la philosophie officielle de l'église catholique. Ailleurs Descartes progresse sans faiblir, les yeux fixés sur lui-même et sur le chemin qu'il s'est tracé, écartant d'un argument imparable ceux qui tentent de le détourner... Aristote contre Platon, Chrysippe contre

41 J.J. Rousseau Le Contrat social, livre I, chapitre 1.

42 «Selon la méthode géométrique » Au XVII^e siècle *géométrie* était synonyme de *mathématique*.

43 Les autres civilisations ont aussi des philosophes, mais je ne parle pas de ce que je ne connais pas.

44 Homère ne raconte pas les dix années de la guerre de Troie, mais seulement l'épisode intitulée « La colère d'Achille »

Epicure, Rousseau contre tout le monde. Toujours assaillis, jamais vaincus. Incroyable pérennité des pensées d'autrefois, soutenues par des géants, elles s'allient, se repoussent, sans cesse prises en chasse, sans cesse revigorées, elles animent toujours le feu des armées des petits, des médiocres, du commun de leurs partisans, qui sans génie, ont néanmoins besoin de sagesse pour vivre, rangés sous les lumières de leurs héros de la raison. Comme ces derniers, je me sais petit devant ces géants. Je hasarde timidement mes pas entre les colonnes de leurs monuments. J'y glisse ma réflexion, cherchant une sagesse à ma taille, sans envergure, peu-être, ravinée d'incompréhensions, mais qui me convienne. Retournant aux origines de la philosophie j'y trouve une certitude évidente chez le présocratique Parménide : « L'être est, le non-être n'est pas ».⁴⁵ Vérité qui a résisté aux questions de Socrate et aux doutes de Descartes, mais bien modeste butin. C'est pourquoi en fin de parcours, il faut bien avouer que notre bon sens, seul instrument dont nous disposons pour fonder notre sagesse nous apporte surtout des controverses. Et pourtant les raisons fondamentales nous sont indispensables si nous voulons vivre en hommes dignes de ce nom, mais elles se présentent à notre entendement entourées d'incertitudes. Nous n'avons pour nous renforcer contre les mystères et les absurdités de l'existence que « le fantasque édifice des hypothèses, ce château de cartes des philosophes ».⁴⁶

Et c'est mieux comme ça. « L'homme est né libre » disait Rousseau, suivi par tous les démocrates, relayé au XX^e siècle par les philosophes existentialistes sous la houlette de Jean-Paul Sartre. Si les valeurs fondamentales étaient imposées par des certitudes, puisque les démonstrations mathématiciennes et techniciennes sont contraintes par des cohérences et des nécessités, la liberté serait bornée à l'argumentation et aux décisions du quotidien ou à terme. Au contraire l'homme⁴⁷ en tant qu'individu parce qu'il peut choisir les valeurs qui fondent ses arguments au jour le jour et qui donnent un sens au travail de son entendement exerce un pensée libre à tous ses niveaux. Sa liberté n'est limitée que par celle des autres et par les contraintes de sa vie corporelle.

Cette condition humaine devient dramatique lorsque prennent le pouvoir des hommes qui se sont inventé des valeurs meurtrières et qui refusent la liberté des autres.

Gilbert NANCY

Octobre 2018

45 Cf ; mes articles [méditations](#) et [Certitudes laïques](#)

46 Victor Hugo [Notre-Dame de Paris](#), partie II, chapitre 5.

47 Le mot *homme* a deux sens :

- 1) comme *homo* latin il signifie l'être humain en général,
- 2) comme *vir* latin il dénote le mâle de l'espèce.

La langue française nous autorise donc à l'employer au premier sens pour éviter les circonlocutions, sans être soupçonné de sexisme.

Annexe.

Socrate méditait quand il en avait envie. On l'a vu dans la neige, voici une autre anecdote.

Un soir Socrate marchait dans Athènes. Il avait aux pieds des sandales, ce qui était exceptionnel. Un de ses amis le voit et lui dit :

- Tu es bien élégant, Socrate, où vas-tu ainsi chaussé de sandales ?

- Je me rends à un banquet. Viens avec moi si tu le veux.

La coutume voulait que les invités se fassent accompagner de leurs amis. Les deux compagnons marchent donc ensemble, l'ami devant, Socrate suit silencieux et pensif. L'ami arrive le premier et s'annonce :

- Socrate m'a proposé de me joindre à votre banquet et j'ai accepté avec plaisir.

- Socrate où est-il ?

- Il me suit. Tiens ! Il n'est pas là ! Il marchait pourtant quelques pas derrière moi... Il ne tardera pas.

Le banquet était déjà bien commencé lorsque Socrate enfin arrive .

- Socrate, nous ne t'attendions plus. Où étais-tu passé ?

- Eh bien, mes amis, En marchant je réfléchissais à une question délicate. Lorsque mon ami et moi nous sommes arrivés ici, il m'a semblé que je devais prolonger mes réflexions. Je me suis réfugié dans le vestibule de la maison du voisin où je trouvais plus de calme qu'au milieu des conversations animées d'un banquet.

C'est par cette anecdote que commence un des dialogues de Platon.